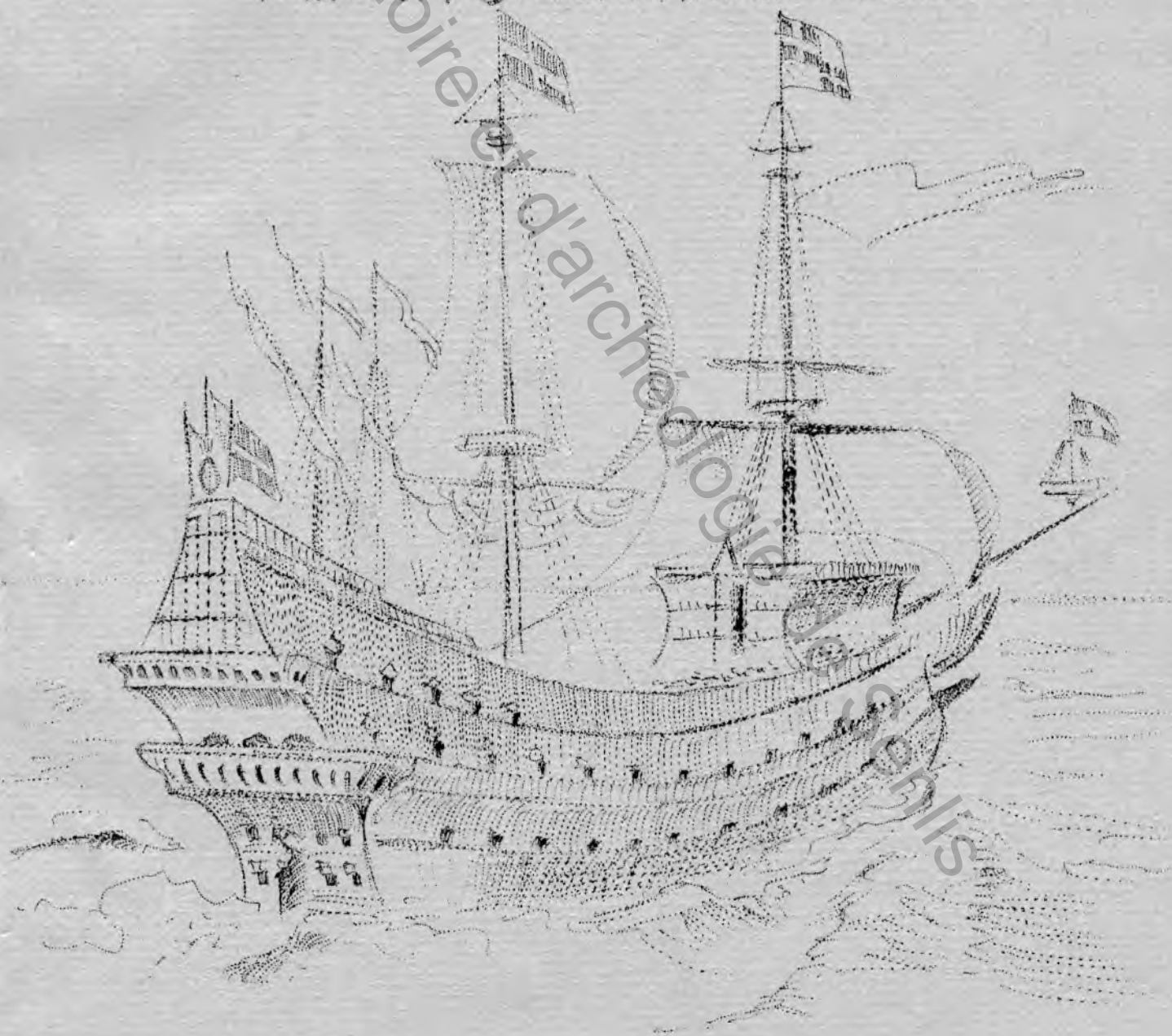


Et maintenant ... Vincent, Anne, Baudouin, Dom Le Clerc,
les Abbés et tous ceux qui ont fait Saint-Vincent, et les maîtres
d'antan, et les maîtres maristes, et les maîtres civils, tous ceux qui
ont servi le Saint-Vincent d'hier, attendent, au bord du siècle,
Saint-Vincent de demain. Ainsi que le quetteux qui scrutait
l'horizon du haut du vieux clocher, ainsi que les vigies
penchées à l'avant des blanches caravelles,
qui regardaient monter dans un ciel ignoré
du fond de l'Océan, des étoiles nouvelles."



PROLOGUE.

104 - L'histoire de Saint-Vincent, à partir de la Révolution, est bien difficile à raconter. Voici pourquoi :

- Il y a d'abord pour certaines périodes une absence de documents qui rend le récit nécessairement vague et fragmentaire.

- A d'autres époques, les documents sont au contraire, trop abondants, et il devient malaisé de trancher, de trier, de séparer l'essentiel, l'important et l'accessoire.

- Les documents livrent généralement des faits, des chiffres, beaucoup de dates. Ils livrent rarement une âme, jamais un état d'âme collectif. Sur neuf cents ans, on perçoit facilement le souffle de l'Esprit, avec ses tempêtes et ses calmes plats, ses victoires et ses silences, car si le vent de la Pentecôte est toujours impétueux, les hommes, eux, sont inconstants. Mais déjà cette perception très aigüe de l'Histoire à travers les histoires quotidiennes est difficile à formuler. Quand il s'agit de cent cinquante ans, on sent toujours ce souffle, cette impétuosité de l'Esprit, mais la perception en reste trop vague. On devine à chaque instant le grand Maître qui a tissé l'ouvrage, mais on est trop près de la tapisserie pour en saisir l'ampleur ou bien on s'est mal placé, par derrière, et on n'est plus capable que de percevoir des fils qui pendent lamentablement.

- Le Père CONEN, ancien Supérieur, a laissé un ouvrage de valeur qu'il n'est pas possible de recopier et qu'il est difficile de résumer. Son livre est inépuisable. Il reste à dire ce qu'il n'a pas raconté, mais il ne reste que cela.

- La vie d'une maison comme Saint-Vincent s'inscrit davantage dans une histoire locale ou régionale ou même dans l'histoire nationale. Mais il n'est pas possible d'entreprendre un pareil travail : ce n'est pas le but poursuivi.

Ainsi, "conter Saint-Vincent" au jour le jour reste une gageure, si l'on ne veut pas rester superficiel. C'est pourquoi cet "essai" cherchera plutôt à poser des jalons, à inventorier les sources et à raconter ce qui n'a pas été dit. Ce ne peut être qu'un brouillon dont voici le plan :

A - Saint-Vincent à la dérive. B - Le Collège diocésain.
C - Le collège mariste (a)

Mais cet ouvrage ne sera pas terminé, car l'histoire de Saint-

Vincent ne sera jamais terminée, il faut l'espérer. Lorsqu'on écrit l'histoire, ce n'est pas pour regretter un passé révolu, les coutumes "de mon temps", les vignes vierges supprimées, les arbres abattus, ni même les visages disparus. L'Histoire n'est pas un cimetière mais un champ ensemencé, chargé de plus grandes moissons. Elle n'est pas en arrière, elle est devant nous. La raconter, c'est relever le trajet de ce vent impétueux qui a soufflé jadis dans des coeurs humains : sur le Prè du Roi, au faubourg de Senlis, et qui souffle encore.

Le Père Faure ne reconnaîtrait pas ses élèves dans ce monastère qu'il n'a pas vu construire. Anne serait sans doute étonnée de ce clocher qu'elle n'avait pas revé, et, dans ce petit bout d'os que nous conservons avec respect comme une relique du diacre martyr, Vincent se retrouverait-il ? Peu importe ! car c'est toujours la même Tempête qui souffle dans nos coeurs comme dans les leurs. C'est le Vent de la Pentecôte qu'ils attendent de nous.

SAINT-VINCENT

A LA DERIVE

1789-1836

105 - Lorsque la Révolution éclata, en 1789, le collège royal était --- sans doute fermé depuis quelques années(a), les religieux étaient peu nombreux et Saint-Vincent n'était plus que l'ombre de lui-même. La maison n'était pas pour autant à l'abandon, puisque quelques années auparavant on y avait construit la galerie sud qui nuit les deux ailes du bâtiment au-dessus du cloître. On avait aussi érigé une cheminée monumentale pour chauffer ce qui est actuellement une cage d'escalier accédant aux classes. Il y avait encore un escalier qui partait du sous-sol, traversait la sacristie actuelle, puis l'arrière bibliothèque et la classe qui se trouve au-dessus, au 2° étage(b).

Le Père CAHOUE(c) avait succédé comme prieur au Père GRESSETh en 1785 ou 1786. Ce fut donc lui qui reçut en février et mars 1789, les députés de la Noblesse convoqués à Saint-Vincent pour la préparation des Etats-Généraux(c). Le Père CAHOUE avait avec lui les Pères BERANGER, procureur, PETIT, dit "professeur de philosophie", les Pères RICHARD, RAYNAUD, DELARIVIERE, ESTIENNE et peut-être aussi un Père ROBIN. Le Père DESTREMONT desservait Saint-Frambourg en atten-

dant de devenir vicaire assermenté à la Cathédrale. Le Père GHESQUIER, bientôt remplacé par le Père MICHAULT, desservait Notre-Dame. Le Père Edme MARCILLY était chapelain d. Saint-Rieul (e) Ainsi, il y avait à Saint-Vincent, au début de la Révolution, une douzaine de religieux. Il faut y ajouter les prieurs et les vicaires forains : FREMONT à Flers, MAURICEAU à Auvers, CLIQUOT à Gouzangrez, ROUJON à Neuilly-en-Thelle, TROUVAIN à Ivillers, COCULIN à Montagny, NUBLAT à Saint-Laurent et AUDINET à Saint-Evremond de Creil(f).

Le 2 novembre 1789, les biens ecclésiastiques étaient proclamés propriété de l'Etat et le 13 février suivant les voeux monastiques et les Ordres religieux étaient abolis. La Municipalité ne semblait pas pressée de mettre ces décrets à exécution, mais en mars, le Comité des Sequestres présidé par le Maire, DESLANDS, commençait son travail. Le 24 avril, on procédait à l'inventaire. MM. CAHOUE, ci-devant supérieur et six ex-religieux sont convoqués. Les membres du Comité leur laissent les vases sacrés et les ornements ainsi que leurs effets personnels (g). Puis constatant que les 923 livres qui figurent sur les registres du comptable ne peuvent assurer leur entretien comme le veut la loi, il envisage la vente aux enchères des meubles, en attendant de leur assurer une pension un an plus tard(h,j). Le Père CAHOUE déclare que lui et ses religieux vont abandonner la maison. Il ne reste plus qu'à dresser le procès-verbal de la séance; apposer les scellés et nommer un gardien qui sera le P. RAYNAUD. Une nouvelle page de l'histoire de Saint-Vincent vient de tourner.

Le reste de l'année 1790, Saint-Vincent, n'a pas d'histoire, c'est un désert. Il est seulement question, et à plusieurs reprises d'y installer le collège municipal, mais comme il est aussi question d'un collège national, rien n'aboutit et Saint-Vincent se contente d'être de temps à autres un bureau de vote pour les élections municipales.

En 1791, du 7 au 11 janvier, une commission municipale dans laquelle figurent DAVID, recteur du collège de la ville et le P. RAYNAUD, gardien, constate le bris de scellés "sur les portes de trois appartements numérotés 7, 8 et 9 du 1^o étage, côté cuisine.....aucun dérangement n'est constaté dans la fermeture des

portes, ni aucun déficit dans le mobilier. Néanmoins est enclouée la porte d'un cabinet donnant sur l'escalier conduisant aux cuisines sises au rez-de-chaussée. Les scellés sont rétablis"(k). Le Père RAYNAUD donne alors sa démission de gardien et le sieur CHERUBIN le remplace. La maison est bien gardée(1). En mars, le collège municipal est enfin installé à Saint-Vincent et les ruines qui l'abritaient rue Rougemaille, sont vendues, mais le District a toujours en vue l'installation d'un collège national. La situation de l'école reste donc précaire. Le 12 janvier de l'année suivante, la municipalité envoie un mémoire au ministre de l'Instruction publique : "Notre collège de la rue Rougemaille, tombant en ruines, fut récemment transféré par nous dans l'abbaye Saint-Vincent qui fut longtemps connue comme un excellent collège.... On ne craint pas d'avancer qu'il n'y a sûrement pas dans le département une maison plus convenable pour y établir un collège de plein exercice.... Par sa situation favorable et la salubrité de l'air, il semble en appeler l'établissement" (m). Saint-Vincent ne deviendra jamais collège national et le 16 août, Favières, ministre de la Guerre, le réquisitionne comme hôpital militaire pour les volontaires du camp de Soissons. Il ne reste au Principal, le citoyen DAVID, qu'à fermer les portes de sa maison, sans avoir même le temps de procéder à la Distribution des Prix. On dédommagea les lauréats en inscrivant leurs noms sur le Procès-verbal pour l'édification des siècles à venir(n).

Saint-Vincent possédait alors une ferme qui est ainsi décrite : " ayant son entrée sur la place qui précède la cour d'entrée de ladite abbaye et comprend : un bâtiment servant de logement, situé vis-à-vis de ladite entrée; sur la même ligne sont des écuries, étables, bergerie, greniers et un puits; à la suite sont une grange et une cour; au delà se trouvent trois cours et d'autres bâtiments faisant également partie du corps de ferme, sous lequel sont des caves: le tout tient vers le midi à la cour de la ci-devant abbaye, du nord à la rue de Meaux, vers le couchant à la rue de la Présentation et vers le levant à la cour d'entrée de la ci-devant abbaye. Et un jardin sis en face de ladite ferme, de l'autre côté des dites place et porte d'entrée, dans lequel jardin qui a son accès par une porte cochère, se trouvent une petite cour et des hangars; le tout tenant d'un bout à la place Saint-Vincent, et de l'autre bout le long de la rue de Meaux".(o) Cette ferme fut vendue, en

octobre 1792 à un citoyen COUTTE, notaire à Péronne, puis en décembre 1794 à la citoyenne MEUNIER, de Nanteuil, qui ne tarda pas à mourir, laissant son héritage à son fils MEUNIER-DEPORT.

Quant à l'abbaye, il fallut attendre encore huit mois pour y voir effectivement l'installation de l'hôpital militaire. Finalement, le 19 avril 1793, quelques centaines de soldats y pénétrèrent. Le citoyen LABORDERE, pharmacien, est nommé médecin aide-major. Les citoyens LEPROUX et EGASSE travaillent avec lui. En juin quatre baignoires sont installées dans la Salle des Actes. (p). On fabrique des couchettes, on réquisitionne de la literie (q). Les malades, qui sont autorisés à circuler dans les jardins de l'abbaye, assistent le 14 juillet 1793 à la plantation de l'arbre de la Liberté(r). Pendant quelques années, Saint-Vincent reste hôpital. Mais déjà les armées de la République franchissent les frontières, les hôpitaux de l'intérieur se vident et la maison tombe à l'abandon.

Les édiles de Senlis reprennent alors leur vieux rêve de collège municipal. En 1803, le Maire AULAS DE LA BRUYERE projette de loger 120 pensionnaires et 40 externes dans l'ancien collège royal. Il se heurte à un mur. L'Administration reste sourde ou muette; il peut seulement envisager la location de l'immeuble à qui voudra.

106 - SAINT-VINCENT : filature. Le 25 mai 1804, Saint-Vincent, ----- enfin et hélas !, trouve une destination. Le Préfet de l'Oise loue l'ensemble; pour soixante ans, à MM. Abraham-Charles de ROUGEMONT et François JEANNERET, et Saint-Vincent devient ainsi filature de coton. L'église est alors transformée; on y installe six étages(a) et on perce des baies dont l'emplacement est encore visible sur le mur du transept nord. Le clocher est transformé en cheminée pour la chaudière du moteur qui est vraisemblablement installé à sa base. Le bâtiment lui-même abrite les magasins et le personnel(b). Les deux personnages qui allaient occuper Saint-Vincent pendant trente ans étaient à vrai dire un peu mystérieux. François JEANNERET était né vers 1758; il avait épousé une demoiselle F.H.S. ROCHEFORT(c) qui lui survécut. Il mourut lui-même rue de Meaux, le 17 juin 1817. Nous ne savons rien d'autre sur son compte. Ses

héritiers renoncèrent à la succession. Ils eurent sans doute de bonnes raisons à cela car la filature connaissait bien des difficultés. Charles de ROUGEMONT, devenu par la mort de son associé, le seul directeur de l'entreprise est un personnage pour le moins énigmatique. Il était né en Suisse, à Neuchâtel, en 1753(d). Il arriva à Senlis vers 1800. Il y vécut près de trente ans sous l'étiquette : célibataire; et, lorsqu'il mourut le 11 mai 1828; on découvrit qu'il avait en réalité deux fils Alexandre et François de ROUGEMONT qui après sept années de procédures et de tractations, finirent par se débarrasser de l'héritage de leur père pour 31.500 fr. Ce fut un entrepreneur de Senlis, Pierre PUISSANT, qui fit l'acquisition de l'ensemble. Il avait remarqué au cours d'une promenade sur les toits et dans les combles l'abondance de plomb dont étaient faits les chéreaux, les toitures et les gouttières(e). Par ailleurs, il avait, l'année précédente, en 1834, acquis pour 5.650 fr la ferme de Saint-Vincent que lui avait cédée le sieur MEUNIER-LEPORT qui la possédait depuis quarante ans.(f) Ainsi, il reconstituait l'ancienne propriété des Génovéfains et l'année suivante, il obtenait même de la Mairie la suppression de la petite place Saint-Vincent qui avait été prise jadis sur le domaine de l'abbaye. L'alignement en léger retrait sur la rue de Meaux, représentait 215 m².

L'abbaye ainsi rétablie était prête à de nouvelles aventures. Pour ces aventures, la municipalité désireuse de conserver Saint-Vincent, mais incapable d'en faire l'acquisition, avait cherché de nouvelles voies. Le premier projet fut d'y établir une caserne de cavalerie. Mais il n'eut pas de suite, car les frais d'installation s'avéraient trop élevés et l'utilisation peu conforme au caractère du bâtiment. Le second projet n'aboutit pas non plus : il s'agissait d'installer le séminaire diocésain et l'évêché de Beauvais dont il était vaguement question de changer le siège. Découragés par ces échecs, les édiles de Senlis allaient abandonner la partie, quand un beau matin de mai 1836, trois ecclésiastiques de Beauvais débarquèrent à Senlis, pour négocier avec Mr PUISSANT l'achat de la maison, afin d'y établir un collège.

108 - La Rentrée de 1836. Le lundi 3 octobre 1836 mérite un grand
----- coup de gong. Ce jour-là en effet, onze
garçons, les onze premiers élèves du nouveau Saint-Vincent, quel-
que peu intimidés sans doute, firent leur entrée dans la vieille
maison(a). Ils n'eurent pas de peine à faire connaissance entre eux
ni avec les lieux qu'ils allaient occuper. Ils se familiarisèrent
sans enthousiasme avec un règlement dont l'austérité fut compensée
par la gentillesse et la bonté des maîtres qui les accueillirent.
Il y avait là les abbés LORVENT, DUPORCQ, DAVESNES et BEAUDOUX(b).
Il y avait surtout l'abbé POULLET, le jeune supérieur, dont la
forte personnalité allait les marquer profondément.

109 - L'abbé POULLET (a). Antoine POULLET, né à Crillond, dans l'Oise,
----- se, en 1810, avait alors 26 ans. Il avait fait
des études excessivement brillantes au collège de Beauvais. A quin-
ze ans déjà, il était un professeur peu heureux au Petit Séminaire
de Noyon. L'année suivante, il entra au Grand Séminaire et après
quelques mois, tout en restant étudiant, il fut chargé d'y enseigner
la Philosophie. Quatre ans plus tard, le 22 septembre 1832, le Car-
dinal de Cheverus, l'ordonnant Prêtre à Bordeaux, lui prédisait
dans l'Eglise une carrière fulgurante. Il n'avait pas 23 ans et il
lui fallut une dispense spéciale de Rome pour recevoir le Sacer-
doce. De retour à Beauvais, il fut désigné pour enseigner la théo-
logie au Grand Séminaire. Sensible aux besoins de son époque, il
composa pour ses élèves un "Traité de la Religion"(b). Il était mûr
pour ce travail apologétique, car curieux de tout, profond en tout
il avait déjà prospecté l'histoire, cultivé la physique et la chi-
mie, investigué les Sciences naturelles, la géologie en particulier
tâté l'hébreu et s'était initié aux langues étrangères. Fortement
marqué par les lettres classiques, il était familier d'Homère et
de Virgile, et leurs langues n'avaient guère de secrets pour lui.
On comprend que cette culture universelle le fit dès lors penser
à un travail qui était bien dans le goût encyclopédique de l'épo-
que(c): une "Somme religieuse du XIX^e siècle"(d). Il en parla et en
écrivit beaucoup, s'assura la collaboration éventuelle de nombreu-
ses compétences et jeta sur le papier de nombreuses notes. Ce de-

vait être l'oeuvre de sa vie, mais il ne put mener son travail à bonne fin, car la mort, à 36 ans, mit un terme à tous ces projets. Licencié-
es-lettres, il n'eut jamais la possibilité de présenter la thèse de doctorat qu'il avait préparée sur "L'Etat Actuel de la Langue française" (e). Il fut plus heureux en 1837, lorsqu'il préenta devant la faculté des Sceinces de Paris la double thèse qui lui valut le titre de Docteur-es-Sceinces(f). Il fut d'ailleurs très marqué par cette culture scientifique qui répondait pour lui au besoin d'accorder la Science avec le donné révélé alors très combattu. A peine arrivé à Saint-Vincent, dès le mois de décembre 1836, il établit un cours public de Physique et Chimie(g), qui fut très goûté, assidûment fréquenté et rendit à la maison un lustre scientifique qui l'avait déjà fortement marquée un siècle plus tôt(h). Lorsqu'il mourut en 1846, il rapportait d'un voyage en Algérie, outre une série de notes et d'observations scientifiques une collection de roches qu'il avait récoltées, et qui fait encore la base du musée actuel de Géologie. Tel était le personnage dont les capacités intellectuelles dépassaient sans doute les besoins présents des onze marmots qui lui étaient confiés, mais qui, par contre, allaient être séduits par le coeur de l'homme et du Prêtre.

110 - Le Collège de "PLEIN EXERCICE". La liberté d'enseignement promi-
----- par la Charte de 1830, n'avait été sanctionnée par aucune loi et chacun se souvient du procès retentissant de Charles de Montalembert, Pair de France, coupable d'avoir ouvert une école gratuite sans autorisation. Son discours et celui de Lacordaire, en 1831, demeurèrent dans toutes les mémoires(a). La loi Guizot, en 1833, avait supprimé le monopole d'Etat pour l'enseignement primaire. Mais en ce qui concerne l'enseignement secondaire, s'il était facile d'ouvrir une institution ou une pension, il était difficile d'obtenir le "Plein Exercice", c'est à dire la possibilité de présenter les élèves de l'établissement aux examens du baccalauréat. Pour passer cet examen, il fallait que les élèves quittent l'établissement et aillent terminer leurs études dans un collège d'Etat: collège royal ou collège communal. Quelques établissement libres: Stanislas, Juilly, Sorèze, Pontlevoy, avaient pratiquement toujours été reconnus de "plein exercice"(b). Dès 1838, l'abbé POULLET avait entrepris, avec l'appui de la municipalité de Senlis et la bienveillance du Recteur de l'Académie d'Amiens, d'ériger Saint-Vincent en collège communal(c). Le projet n'avait pas abouti. En mai 1839, l'abbé POULLET demanda à la Municipi-

palité d'appuyer sa demande pour faire reconnaître Saint-Vincent comme établissement privé de Plein Exercice. Da, s sa scéance du 10 mai, le Conseil municipal décida de soutenir la demande du jeune Supérieur. Il fallut trois ans pour obtenir le privilège. Il fallut aussi bien des démarches pour pouvoir présenter un corps professoral ayant tous les grades académiques requis(d). Il fallut enfin subir de nombreuses inspections d'ailleurs très sympathiques(e). Finalement un arrêté ministériel en date du 9 septembre 1842, autorisa Saint-Vincent à présenter ses élèves aux grades académiques. Deux ans plus tard, les quatre candidats qui se préparaient(f), étaient tous les quatre reçus, l'un avec mention Bien, deux avec mention Assez bien, le quatrième à la session d'octobre. Voici les noms de ces quatre premiers bacheliers de Saint-Vincent: Paul BEZOUT, Alexandre GAUME, Jules LE ROY, Constant TOURNEUR.

Tout cela avait attiré l'attention sur l'abbé POULLET. En 1844, il fut choisi avec le Père GRATRY, directeur de Stanislas, pour aller exposer devant la Commission d'enseignement de la Chambre, le point de vue des Directeurs d'établissements privés sur la liberté d'enseignement secondaire. Son éloquente intervention n'eut pas le bonheur de convaincre, mais mérita à son auteur l'estime des membres de la commission et celle de Thiers en particulier, auquel il écrivit d'ailleurs une lettre publiée dans le Correspondant du 26 juillet 1844. Il est bien dommage que les Archives de Saint-Vincent, bousculées par toutes les guerres, ne nous aient pas conservées les documents relatant ces débats avec l'Université. Elles ont par contre gardé les discours qu'il prononça aux différentes distributions des Prix et qui constituent un véritable Traité d'éducation.

III - La Querelle des Médecins. Elles nous conservent aussi quelques brèves d'un évènement douloureux. En juillet 1841, la fièvre typhoïde s'abattit sur Saint-Vincent. Le 17 juillet, Achille BERTHE, un élève, mourrait à l'infirmerie. C'était le premier décès depuis la fondation. Au courant du mois d'août, après le licenciement du collège, huit autres élèves mourraient dans leurs familles. Leurs noms ne nous sont pas parvenus. Le 12 août, c'était le tour de l'abbé LORVENT, bras droit du supérieur et le 30 août, mr DOURLANT, professeur, succombait à son tour dans sa famille. Plusieurs autres, plus ou moins gravement atteints

rejoignirent le collège au cours de l'année. Mais le tribut payé à la maladie était lourd : 9 élèves sur 123 que comportait alors le collège. La Municipalité et l'ensemble de la population de Senlis manifestèrent beaucoup de sympathie à cette occasion. L'ensemble : car la Révolution de 1830, très anticléricale, traînait derrière elle quelques sectaires - il est difficile de trouver un autre mot - qui en cette circonstance et en quelques autres manifestèrent une opposition quelque peu haineuse. Ce fut la "Querelle des Médecins". Le 15 août 1841 le Docteur BELLENGER publiait une notice, dans laquelle il attaquait vivement le supérieur pour le manque d'hygiène et la mauvaise nourriture qui caractérisait Saint-Vincent. La maison était d'ailleurs mal située à proximité des marais de la Nonette et des lavoirs de laine qui soufflaient sur elle un air humide et délétère. De plus les enfants, aux visages pâles, fatigués par de longues promenades, s'époumonaient depuis quelques temps à souffler dans les instruments de cuivre de la fanfare nouvellement montée. Ainsi la responsabilité des Maîtres était gravement engagée. La preuve en était que la typhoïde n'avait éclaté qu'à Saint-Vincent, alors qu'à Senlis et en particulier dans les autres pensions : Sossin, de Lizières et Saint-Joseph, tous les enfants étaient en excellente santé. BELLENGER s'attaqua ensuite à la Municipalité qui n'avait pas pris l'initiative de faire une enquête, ni celle de prendre les précautions d'usage. Quelques jours plus tard, le Docteur T. VERNIER répondait par une lettre ouverte que la typhoïde n'était pas un monopole de Saint-Vincent et qu'il en avait diagnostiqué plusieurs cas à Senlis et dans les environs depuis quelques mois. Il en était de même des Docteurs GLUIT et VOILLEMIER. A son tour, le Docteur LE ROY répondait au docteur BELLENGER, contestait absolument l'insalubrité de la maison et affirmait lui aussi avoir constaté plusieurs cas de typhoïde ailleurs qu'à Saint-Vincent(a,b,c,d,e).

A quelques cent-vingt années de distance, il est bien difficile de trancher le débat. Mais le ton de BELLENGER est infiniment déplaisant et il s'attire de si vertes répliques de ses confrères de Senlis, qu'il semble bien que la "Querelle des Médecins" s'inscrive moins sur un plan médical que sur un plan politique et surtout anti-religieux.

112 - La QUERELLE des ECOLES. De fait, le sectarisme battait son plein. Il s'était déjà manifesté en 1839 à l'occasion d'une Distribution des Prix à la Pension COSSIN, (a) où le Sous-Préfet, Mr DEGOVE, avait eu, semble-t-il, une phrase malheureuse à l'égard d'un maître, ce qui lui avait valu un procès retentissant au cours duquel il fut blanchi, mais ridiculisé par Charles LEDRU, un avocat célèbre. Ce fut d'ailleurs autant le procès du pouvoir que celui de Mr DEGOVE. Saint-Vincent ne fut pas directement concerné, mais on sent très bien dans tout le procès le reproche fait au sous-préfet de ses faveurs envers Saint-Vincent et surtout sa présidence à la Distribution des Prix, au mois d'août précédent.

Il y avait, de fait, à Senlis, une faction importante, violemment opposée à l'Eglise et à Saint-Vincent en particulier. L'esprit était alors très voltairien, et il n'est pas difficile d'admettre la vieille tradition recueillie par le Père CONEN, que cet esprit marquait même profondément les familles qui confiaient pourtant leurs enfants à la maison. Les tombes du cimetière de Senlis, qui datent de cette époque, en sont un témoignage par leur absence certainement voulue de tout emblème religieux. La "Revue de l'Oise" servait d'expression à toutes ces rancœurs. Par ailleurs, de bonne tenue littéraire, elle attaquait le clergé, sa valeur, ses moeurs, sa foi, en des articles venimeux, généralement anonymes ou simplement signés par des initiales. Les auteurs assuraient ne pas attaquer les personnes, seulement les diées, mais les fonctions étaient si clairement exprimées qu'il était bien difficile de ne pas les revêtir d'un nom. (b) L'Abbé POULLET et ses collaborateurs reçurent ainsi pas mal de postillons pour ne pas dire de véritables crachats. Tout était critiquable à Saint-Vincent, et critiqué : le règlement, le système d'éducation, les distributions des Prix, la personne des professeurs, les discours du supérieur; et même sa valeur incontestée lui était reprochée. On lira d'autre part, en notes, quelques unes de ces diatribes qui ne méritent guère d'être insérées dans le texte, tant elles sont venimeuses. Cela laisse supposer que la tâche de l'abbé POULLET et de ses collaborateurs, ne fut guère facile. Cela laisse supposer aussi qu'elle fut grandement efficace et qu'elle contribua fortement à renouer les traditions chrétiennes dans les milieux senlisiens.

113 - La MORT de l'Abbé POULLET. Quelques évènements mineurs, mais
 ----- intéressants, marquèrent encore cette
 période. En août ou septembre 1838, une petite fille, était tombée
 dans la Nonette et un élève du collège, Eugène VERON, âgé de 12 ans
 l'avait sauvée au péril de sa vie. Le 30 novembre suivant, le sous-
 préfet de Senlis, toujours Mr DEGOVE, venait lui remettre devant
 tous les élèves, au nom du Roi, une médaille d'honneur pour son acte
 de courage(a). En 1841, l'abbé GIGNOUX, vicaire général, qui avait
 été l'un des fondateurs de Saint-Vincent, en 1836) et qui en fut tou-
 jours le chaud protecteur(b) fut nommé évêque de Beauvais. Le 18 jan-
 vier suivant, nouvellement consacré, il fut accueilli à Saint-Vincent
 avec enthousiasme, et, bien souvent par la suite, il y revint pour
 donner la Confirmation ou présider la Communion Solennelle ou la
 Distribution des Prix.(c). Ce fut lui qui le 29 octobre 1844, 77 ans
 après la consécration de l'église, la bénit et la reconcilie.(d) Mais
 nous n'avons aucun renseignement sur cette cérémonie et nous ne sa-
 vons même pas si la chapelle est simplement bénie ou si elle est
 consacrée.

En 1842, un élève, Charles QUENTIN fut envoyé chez le Supérieur(e)
 pour refus d'obéissance à un de ses professeurs. L'abbé POULLET,
 l'enferma dans son antichambre et s'en alla. Furieux, Charles, ouvrit
 la fenêtre, sauta sur le rempart, se luxa une jambe et se trâna sur
 la grand'route où passait justement la voiture de Paris. Il fit de
 l'auto-stop avant la lettre et rejoignit ainsi sa famille. Ce fut
 sans doute la première évasion.

Il y aurait encore beaucoup à raconter: le règlement(f), les grands
 congés(g), les distributions de Prix(h), les nombreux discours-fleuves
 ou programmes qui s'y prononçaient(i) et tout le menu fretin des
 faits quotidiens qui nous sont parvenus et qui donneraient une
 physionomie vivante du Saint-Vincent d'alors. Le Père CONEN a fait
 ce travail; il l'a bien fait. Il a peut-être de ci de là enjolivé
 les faits, mais il n'est pas possible de reprendre ce qu'il a écrit.
 Toujours est-il que l'abbé POULLET, féru de culture et de voyages,
 après avoir fait en 1841 une randonnée en Italie(j), partit pour l'A-
 frique du Nord en août 1846 avec plusieurs de ses élèves(k). Après
 trois semaines d'un séjour enchanteur, il fut pris au retour, à Mar-
 seille d'une fièvre violente. Accueilli, avec bienveillance par Mr
 de POSSEL, père d'un de ses élèves, il voulut à tout prix rentrer à

Senlis. Il fit trois jours de voyage épuisants en malle-poste et arriva le 23 septembre à Saint-Vincent pour s'aliter et mourir quatre jours plus tard, à 36 ans, laissant une grande oeuvre inachevée, mais Saint-Vincent solide, avec 200 élèves, après dix ans de supériorat, ce qui était remarquable pour l'époque.(1).

114 - l'Abbé BESSIERE. 1846-1855. (a) Le nouveau supérieur de Saint-Vincent avait eu une existence mouvementée. Pierre BESSIERE-VEYNAC était né à Taurine, dans l'Aveyron en 1790. Il avait perdu son père très jeune. Après ses études secondaires à Rodez, il était allé étudier le droit à Toulouse, puis à Paris. Reçu avocat, il était revenu à Rodez pour y travailler chez un avoué en attendant de prendre une étude de notaire. Rodez avait été très troublée par la Révolution, l'Empire et la Restauration. Les haines politiques s'y étaient accumulées et c'est dans cette perspective qu'il faut étudier la terrible affaire qui commença le 19 mars 1817, par l'assassinat dans des circonstances atroces d'un avocat connu et estimé, nommé FUALDES. On arrêta un certain BASTIDE, et JAUSSEON, son parent. Ils furent jugés, condamnés et exécutés, mais ils ne cessèrent d'affirmer impertubablement leur innocence. Or BASTIDE était l'oncle maternel du jeune BESSIERE. Ce dernier fut arrêté également interrogé, et maintenu quelques temps en prison sur dénonciation. Il put prouver que le 19 mars au soir, il n'était pas à Rodez, mais en tournée professionnelle. Mis en liberté, mais profondément affecté par l'épouvantable drame qui avait marqué sa famille, il quitta sa charge et s'en retourna dans son pays natal, près de sa mère, administrer ses biens et consacrer quelques loisirs à l'étude, celle de la philosophie en particulier. C'est alors qu'il décida de se donner à Dieu. Il ne voulut pas rester dans son pays et il entra au Grand Séminaire de Beauvais, en 1824. Ordonné Prêtre, il fut nommé supérieur du Petit Séminaire et transféra cet établissement dans une maison qu'il eut la charge d'établir : Saint-Lucien, près de Beauvais Cette fondation en 1837, fut contemporaine de celle de Saint-Vincent et c'est là que neuf ans plus tard, Mgr GIGNOUX vint lui demander de remplacer dans notre maison, le jeune supérieur qui venait d'y mourir. L'abbé BESSIERE avait alors 56 ans. En 1855, il demanda et obtint son changement. Dès le mois de mars, il avait pour successeur l'Abbé MAGNE, un de ses collaborateurs. Il retourna alors à Saint-

Lucien, fit encore à Saint-Vincent un long séjour de retraite, car il y avait conservé beaucoup d'amitiés, mais revint mourir le 7 septembre 1869 à Saint-Lucien qu'il avait fondé 32 ans plus tôt. Quelques jours avant sa mort, revenant sur le drame de sa vie, il affirmait encore son innocence, dont personne ne doutait d'ailleurs, et ajoutait cette phrase terrible qui donne à réfléchir quand on condamne un homme : "J'avais toujours espéré que je vivrais assez longtemps pour participer à la réhabilitation des malheureux que l'on a condamnés avec moins de preuves qu'on en a apportées contre moi. Mais l'heure n'est pas venue. Tous les acteurs de ce grand drame ont succombé. Le dernier, je m'en vais au pays de la vérité... Il faut que je vous laisse mon témoignage Je vous le confie". (b).

115 - Les événements de 1846 à 1855 : Grands Anciens : ce fut pendant le séjour de l'abbé BESSIERE que deux grands anciens firent leurs études à Saint-Vincent : Léon HARMEL, entré en 1843 en sortit en 1850(a). José-Maria de HEREDIA entré en 1851 en sortit en 1859.(b,c).

Association Amicale des Anciens. Paul BEZOUT(d) un des premiers élèves de Saint-Vincent avait souvent parlé avec ses anciens camarades et avec l'abbé MAGNE d'une Association des Anciens. Il y eut dans la réalisation de ce projet, une période de gestation de 1845 à 1850 date de la première réunion à Paris. L'Association fut officiellement fondée en 1859 avec ses statuts et son règlement propre. A cette époque, également fut créé le prix d'honneur. En 1862 l'Etat la reconnut, comme Société civile. Le premier annuaire ou tout au moins le plus ancien connu date de 1866, il relate le 17^e banquet et les discours qui y furent prononcés et donne une première liste des Anciens. A partir de 1946, cet annuaire s'est transformé en Bulletin trimestriel d'une très bonne tenue artistique.(e)

L'uniforme. En 1849, l'uniforme des élèves fut modifié. La redingote de drap bleu foncé, de forme bourgeoise, courte, non croisée, fut remplacée par une tunique avec boutons de l'établissements et serrée à la taille par un ceinturon. Cette allure militaire fut soulignée par un képi qui remplaça la casquette. (f).

Restauration de la chapelle. Les premières semaines d'octobre 1836, les élèves suivirent les offices dans la chapelle de la Charité qui, après avoir été Musée de la Venerie est actuellement Salle des Fêtes

municipale. Puis dès la fin d'octobre 1836, l'actuelle étude des Grands qui avait été jadis la Salle des Actes, fut bénie et affectée au culte. En 1837, l'abbé DEGERESME, vicaire à Senlis qui avait été élève de l'ancien collège royal en 1784, y célébra la Messe.(g) L'Abbé BAGUET(h) y fut également ordonné Prêtre le 17 octobre 1841 Le 2 juin 1844, l'abbé MAGNE y célébrait sa première Messe. Ce fut sans doute la dernière cérémonie importante faite dans cette salle (i) car le 29 octobre 1844, l'église abbatiale fut réconciliée par l'Evêque de Beauvais.(j).

Conférences de Saint-Vincent de Paul. Avant 1844 et probablement dès la première année 1836-37, un bureau de Charité fonctionnait à Saint-Vincent. Un des premiers dimanches de janvier, on tirait une loterie dont les lots étaient fournis par les élèves et les bénéfices distribués aux pauvres de la ville. C'était l'époque où les conférences Ozanam prenaient beaucoup d'ampleur(k). En 1847, le Bureau de Charité devint Conférence de Saint-Vincent de Paul. C'est donc là une très vieille tradition de Saint-Vincent qui renouait avec elle beaucoup plus ancienne d'offrir un repas à treize pauvres veuves le jour de l'octave de Saint-Augustin, qui était aussi celui du service anniversaire d'Anne, la fondatrice. Les Conférenciers visitaient les pauvres, faisaient le catéchisme aux enfants, les préparaient à la première communion et se réunissaient souvent entre eux pour entretenir par la prière et la parole, la flamme de la Charité.

Monsieur PETIT.(l) L'animateur principal des Conférences fut un professeur; Louis PETIT. Né à Chantilly en 1818, il avait 31 ans lors de son arrivée à Saint-Vincent en 1849. Esprit universel, il put y enseigner les langues vivantes, la Philosophie, les lettres et s'il le fallait, les sciences. Il y resta professeur jusqu'à sa mort le 19 octobre 1871. Ses obsèques rassemblèrent tout Senlis et ses élèves lui firent ériger un monument que l'on peut voir dans le cimetière de Senlis. Licencié-es-lettres, il présenta une excellente thèse de doctorat sur Macrobe, un philosophe du IV^e siècle, auteur des "Saturnales". La thèse présentée en 1865, est rédigée en latin. En 1866, il présenta un "Essai sur la vie et la correspondance de Libanius" (m). Il faisait également partie de plusieurs sociétés savantes et entre autres du Comité archéologique de Senlis dont il fut un des fondateurs. Mais en dehors des multiples amitiés

qu'il sut nouer au cours d'une vie féconde en belles œuvres, Monsieur PETIT fut surtout l'homme de Charité qu'aucune misère ne pouvait laisser insensible et il a continué à Saint-Vincent une tradition de charité qui a marqué et marque encore profondément la maison. Il y a des traditions auxquelles il faut tenir.(n).

116 - L'ABBE MAGNE. 1855-1868 (a). Le successeur de l'Abbé BESSIERE, ----- Jean-Louis Fortuné MAGNE, était depuis longtemps à Saint-Vincent. Il y était arrivé en 1842, âgé de 22 ans. Il n'était pas encore prêtre et ce n'est que le 22 juin 1844, au lendemain de son ordination qu'il célébra sa première messe dans la chapelle du Collège(b). L'abbé MAGNE, un solide aveyronnais, était né à Sauveterre, en 1820. Très tôt il avait perdu sa mère et, vers l'âge de dix ans, une grave maladie lui avait enlevé complètement l'usage de la vue pendant quelques mois. Cette double épreuve marqua profondément son enfance et trempa son caractère. Le repliement sur son monde intérieur que provoqua sa cécité, loin d'en faire un garçon fermé, l'ouvrit aux autres et hâta sa maturité. Lorsqu'il recouvra la vue au bout de quelques mois, ce fut pour quitter son pays natal et venir s'installer dans l'Oise. C'est ainsi que vers l'âge de douze ans, il entra au Petit Séminaire de Saint-Germer, et comme son prédécesseur, l'abbé POULLET, il y fit des études excessivement brillantes; on citait comme une performance, ce fait qu'il avait, en Rhétorique, traduit pour son compte personnel les 24 chants de l'Iliade en moins de six semaines. Après avoir hésité quelque temps entre l'enseignement d'Etat et le Barreau auxquels sa culture étendue, sa dialectique serrée, son éloquence naturelle, semblaient le destiner, il se décida à entrer au Grand Séminaire, d'abord à celui de Rodez, puis à celui de Beauvais. C'est ainsi qu'il arriva à Senlis pour remplir successivement ou simultanément les fonctions de professeur de rhétorique et de philosophie, de Directeur des Etudes, puis de Supérieur. Une photographie et surtout un portrait de l'époque(c) nous ont conservé son visage: un brachycéphale chevelu et frisottant, avec des traits solides, un nez et un menton bien charpentés, un front puissant encadrant un regard pénétrant: une tête de tribun. Les souvenirs glanés dans les discours ou les lettres d'anciens et d'amis, laissent paraître un bourreau de travail au verbe étincelant, un tempérament accrocheur, un bon sens robuste avec une volonté tenace. Au physique comme au

moral, l'homme suscitait l'amitié et lui conférait un caractère de tenacité, de fidélité indéfectible qui la multipliait au cours des années. On comprend alors la foule des amis qui le pleuraient lors de ses obsèques. Le cœur de cet homme avait une terrible mémoire et il se gardait à tous sans se diminuer, ni se reprendre. Ainsi ces portraits solides expliquent ces souvenirs émus.

L'abbé MAGNE était un éducateur-né : il avait cet art de faire découvrir et exprimer par son interlocuteur ce qu'il voulait lui-même lui enseigner; il pratiquait ainsi admirablement la mayeutique de Socrate et pronait en même temps la concision de Voileau(d). Affable, prévenant, il était perpétuellement attentif à "l'autre". Il n'avait jamais besoin de faire acte d'autorité pour commander le respect. Son prestige y suffisait amplement et une pointe d'ironie légère dans une observation liquidait facilement l'opposition dans la charité. C'est bien naturellement que ses élèves qui avaient surnommé l'abbé BAGUET: "Maman BAGUET", trouvèrent pour le supérieur l'appellation de "Père MAGNE"(e).

Une des marottes du Père MAGNE fut sans contredit l'archéologie. Il excella dans cet art, dans cette science, y consacra de nombreuses plaquettes sur de multiples sujets et naturellement s'intéressa à l'histoire et à la description du collège dont il était devenu le supérieur-abbé. Nous lui devons ainsi une excellente "Notice sur l'ancienne abbaye de Saint-Vincent" qui parut en 1860 et constitue le meilleur document sur la question.(f). Nous lui devons également pour une part importante l'existence du Comité archéologique de Senlis, qui fut fondé dans son bureau, à Saint-Vincent, le 29 novembre 1862 et dont il fut élu vice-président.(g).

La prodigieuse activité, les soucis de la charge eurent malheureusement raison de ce solide aveyronnais. Fatigué depuis quelques mois, il fut envoyé au repos dans son Rouergue natal, par son évêque, Mgr GIGNOUX. Quelques semaines plus tard, le 29 février 1866, un télégramme annonçait sa mort. Il avait 48 ans, et au service funèbre célébré dans la cathédrale de Senlis quelques jours plus tard, Mgr GIGNOUX s'adressait avec émotion aux élèves de Saint-Vincent : "O mes enfants souffrez que je vous le dise : vous coûtez bien cher... votre éducation est un rude labeur, on y vieillit de bonne heure, on y succombe souvent. Allez au cimetière de Senlis, vous y trouverez les tombes de Mr POULLET et de Mr LORVENT, morts aussi à la peine".(h).

117-EPHEMERIDES. Les Distributions des Prix revêtirent souvent un caractère de très grande solennité. Celle de 1856, qui eut lieu sans doute dans la cour claustrale, fut présidée par quatre évêques: NN.SS. GIGNOUX de Beauvais, REGNAULT de Chartres, DUFETRE de Nevers et de GARSIGNIES de Soissons(a). Emile EGGER, de l'Institut, Maître de Conférences à l'Ecole Normale Supérieure, présida celle de 1861 (b).

L'Eglise avait été restaurée définitivement en 1853(c), mais l'ensemble des restaurations de Saint-Vincent fut achevé en 1858. Deux plaques posées dans la salle à manger des professeurs en font foi. Parmi ces restaurations, il faut mentionner la transformation de l'étage de l'infirmerie en logement pour les sœurs de Sainte-Marthe de Bordeaux qui vinrent en octobre 1859 prendre en charge la cuisine, le réfectoire et l'infirmerie(d). Quelques années plus tôt, en avril 1857, on avait remplacé les dalles du cloître par une couche d'asphalte qui maintenant après un siècle de piétinements aurait bien besoin d'être ressemelée.

La Musique, déjà très en honneur depuis la fondation du collège connu des fastes inégalés, et, pendant de longues années, le musicien-compositeur Chevalier S.NEUKOMM et beaucoup d'autres célébrités de l'époque firent de fréquentes visites à Saint-Vincent.

José-Maria de HEREDIA fut reçu bachelier en 1859, mais il n'eut pas le bonheur de faire partie de l'Académie de Saint-Vincent: il partit trop tôt. A vrai dire, il prit bien sa revanche. De fait celle fut qu'après son départ, le 24 décembre 1859 qu'elle fut fondée, pour encourager les meilleurs élèves dans les disciplines qui faisaient l'objet de leur programme. Elle fut inaugurée par une éloge de Platon. Elle vécut 59 ans et rendit son dernier soupir le 22 janvier 1928, sur un éloge de Bossuet. "Finis coronat opus" conclut le Père CONEN avec émotion et mélancolie.(e).

Le 30 mai 1861, on inaugura la galerie semi-circulaire qui joignait jusq'en 1945 les bâtiments de Saint-Vincent à ceux de Saint-Louis. En 1862, ce fut la ligne de chemin de fer Chantilly-Crépy qui fut inaugurée. La cérémonie eut lieu le jour même de la Distribution des Prix, le 9 août: "Après déjeuner, les élèves sont conduits en promenade à Saint-Firmin où ils prennent le train/ Arrivés à Senlis à 9h.15. A 10h.00 déjeuner. A 11h00 distribution solennelle des Prix".(ff)(g).

118 - L'ABBE LAFFINEUR, 1868-1869. (a). L'abbé LAFFINEUR était bien
----- connu à Saint-Vincent pour y avoir prêché de
nombreuses retraites, en particulier celles des premiers communiant
Depuis quelques mois il remplaçait provisoirement le supérieur ab-
sent. Quelques jours après la mort de l'abbé MAGNE, l'Evêque de Beau-
vais lui confia officiellement la charge de Saint-Vincent. Nicolas
LAFFINEUR était lui aussi un homme cultivé, un prêtre pieux et un
orateur à l'éloquence aisée. Il était du même âge que son prédéces-
seur et son ami intime. Il lui survécut de peu d'ailleurs puisque
devenu en 1869 curé de Mouy, il mourut peu après en septembre 1872.
Cependant il recueillit une succession difficile. Il n'avait certes
pas l'envergure de son ami, et qui pourrait le lui reprocher ? Mais
les dons de MAGNE avaient été tels que le collège Saint-Vincent é-
tait bien un peu devenu le Collège-MAGNE et tout risquait de s'effri-
ter lorsque la clef de voûte disparaissait. La faute en fut moins
au successeur qu'au prédécesseur. Elle fut surtout le fait, semble-
t-il de l'entourage des deux supérieurs. Le Père CONEN, par discrè-
tion peut-être pour les générations qu'il avait connues a passé
sous silence les difficultés des années 1868-72 : "L'esprit de la
maison n'était pas fameux. Les professeurs, laïcs ou ecclésiastiques
logeaient en ville, visitaient les familles " et y papotaient à qui
mieux mieux. Incidents et personnes étaient passés au crible et les
faits les plus insignifiants démesurément grossis. L'équipe MAGNE
s'était émiettée. Un professeur recevait les élèves dans sa chambre
et leur servait le café moyennant finances et chacun cultivait sa
petite coterie. Les élèves suivaient naturellement le mouvement ou
bien le précédaient. Au retour d'un enterrement (b), on omit au ré-
fectoire de servir le fromage. Les élèves protestèrent et refusèrent
de rentrer en étude. Le Supérieur survenant, voulut intervenir. Il
fut conspué : " A bas LAFFINEUR". Ce fut un préfet de division qui
remet tout en ordre. Mais le Supérieur licencia la division des
Grands (c: témoignage DAUTZENBERG). Mgr GIGNOUX, qui avait par ail-
leurs bien besoin de ses prêtres pour le ministère pastoral, n'igno-
rait pas cela et il cherchait une congrégation qui voulait bien accep-
ter de prendre en charge le collège qu'il avait fondé 33 ans plus
tôt. C'est alors qu'il s'adressa à la Société de Marie.

119 - La SOCIÉTÉ de MARIE. Elle avait été fondée elle aussi 33 ans
 ----- plus tôt, le 29 avril 1836, par le Bref
 Omnium Gentium du Pape Grégoire XVI. Elle se composait alors d'une
 vingtaine de prêtres groupés autour du Père COLIN. Parmi eux il y
 avait Pierre CHANEL qui allait être le premier martyr d'Océanie et
 Marcellin CHAMPAGNAT le fondateur des Frères Maristes. La nouvelle
 congrégation avait pour ambition première l'apostolat missionnaire
 à travers les campagnes déchristianisées, à la suite des troubles
 politiques des cinquante des nières années. Les circonstances l'a-
 vaient déjà amenée à s'occuper d'éducation et la décision pontifi-
 cale lui confiait l'Océanie en cadeau de joyeux avènement. Le Père
 COLIN et ses compagnons acceptèrent courageusement cette lourde
 charge et huit missionnaires partirent dans les trois mois pour les
 Iles lointaines. Ce fut une lourde saignée pour la jeune congré-
 gation, mais l'audace fut payante. Le Père COLIN, tout en alimentant
 ou en établissant des résidences de prédicateurs ou en acceptant
 quelques paroisses, put fonder successivement neuf collèges. Le
 neuvième fut Saint-Augustin de Bar-le-Duc.

120 - BAR-le-DUC. 1859-1869. C'est en 1859 que la Société de Marie
 ----- avait pris en charge l'Institution St-
 Augustin, en collaboration avec le clergé diocésain. Le Père GERMAIN
 en fut nommé supérieur religieux et aumônier et cinq autres maristes
 y furent chargés de la discipline et de différentes classes.(a).
 Pendant dix années, l'institution fut prospère et forma d'excell-
 lents élèves(b). Mais le nombre en restait insuffisant et sur ce
 point, l'avenir restait très limité(c). Les Maristes qui étaient
 et restèrent très attachés à Bar-le-duc(d) n'auraient cependant pas
 de peine à envisager un départ, et l'occasion en fut l'offre de
 Mgr GIGNOUX de prendre en charge Saint-Vincent(e).

121 - TRACTATIONS.(a) Au courant de mars 1869, Mgr GIGNOUX écrivit
 ----- au T.R.Père FAVRE, supérieur Général de la Société
 de Marie, qui résidait alors à Lyon : il le suppliait d'accepter
 la charge de Saint-Vincent. Les premiers contacts en ce sens avaient
 sans doute été peu encourageants, car l'évêque redoutait de rece-
 voir une réponse négative. Ce fut en effet "un triste non" dont
 Monseigneur se plaignit avec amertume au Père GERMAIN(b), et ne
 voulant pas abandonner tout espoir, il envoya Mgr OBRE, son bras

droit, au Père Général de passage à Paris au débyut d'avril 1869. La question fut alors examinée sur de nouvelles bases et c'est alors sans doute que le Père FAVRE pensa abandonner Bar-le-Duc pour Senlis. Toujours est-il que le 9 juin, après plusieurs réunions à Beauvais, le Père GERMAIN écrivait que le projet était accepté, et le 14 juin, Mgr GIGNOUX adressait une lettre à tous les parents d'élèves pour les informer du changement d'administration. Le futur supérieur était désigné : il s'agissait du Père MONFAT. Il prit immédiatement contact avec Saint-Vincent, prit part à la cérémonie des Premières Communions le 1^o juillet, et se retrouva aux côtés de Mgr l'Evêque à la Distribution des Prix le 31 juillet. A partir du 1^o août, la maison passait aux Maristes, et le 1^o octobre, avec dix-sept de ses confrères, il accueillait les élèves(c).

Il y eut bien quelques difficultés sur le plan administratif. Le Père VITTE, assistant général, avait traité avec le diocèse l'achat de la maison. Il n'avait guère fait de difficulté pour le prix de 100.000 fr (francs-cr) auxquels elle était cédée. Il avait par contre fait quelques réserves discrètes sur le mobilier. Trop discrètes sans doute, car après avoir parlé de 15.000 fr, les Maristes voulurent bien accepter 20 à 30.000 fr ce matériel scolaire et domestique qui ne les intéressait guère - ils avaient celui de Bar-le-Duc - et on leur parla bientôt sans hésiter, comme d'une affaire conclue de la somme de 90.000 fr. Il faut bien reconnaître que ces exigences amenèrent une certaine tension entre les administrations diocésaine et mariste. Mgr GIGNOUX n'y était pour rien. Accablé de dettes de tous côtés, il était soucieux de liquider le lourd passé financier de Saint-Vincent : la maison avait contracté de nombreuses dettes pendant les dernières années. Mais l'Evêque tenait aux Maristes. Par contre l'administration était sans doute moins tendre : il n'est jamais agréable de partir.(d).

122 - Le P-re MONFAT. 1869-1873.(a) La rentrée d'octobre fut difficile. L'Evêque de Beauvais avait demandé au Père MONFAT de reprendre les élèves renvoyés en juillet par l'abbé LAFFINEUR. Ce n'était guère adroit et c'est sans doute à contre coeur que le Père accepta. Pendant trois mois, les Grands-anciens furent odieux : ils firent la tête aux nouveaux : Pères et élèves(b) refusèrent de répondre aux prières, boudèrent le jeu et toutes les activités proposées et organisèrent chahut sur chahut, "Nous avons

bien fait sauter les autres, nous ferons bien aussi sauter ceux-là". Un jour, il y eut entre nouveaux et anciens, une bagarre si violente sous les cloîtres, qu'un garçon fut conduit à l'infirmerie à moitié étranglé.(c). Le Père MONFAT était patient et il avait demandé de la patience à ses préfets; mais il était énergique et à une rentrée, celle de Noël sans doute, après avoir averti quinze familles de reprendre leurs enfants, il se rendit dans l'étude des Grands et leur déclara substantiellement ceci : "Il y a des vides parmi vous, Messieurs Il y en aura d'autres, s'il le faut. Nous sommes maîtres ici, et duse sions-nous vous renvoyer tous, nous resterons, nous. Jusqu'ici j'ai retenu les préfets; maintenant, je leur dis : marchez". Le Père MONFAT qui était homme d'expérience et en avait vu d'autres, se rendit compte que les élèves n'étaient pas seuls en cause et qu'ils étaient soutenus par quelques professeurs, incinstiemment sans doute, et par une partie de la ville qui voyait d'un mauvais oeil les nouveaux venus maristes. Il interdit aux professeurs de sortir en ville(d). Ces sorties avaient été cause de la décadence de Saint-Vincent après la mort de l'abbé MIGNÉ. Il ne fallait pas que les papotages compromettent l'avenir. Par ailleurs, on perçoit pendant quelques temps l'hostilité de certains groupes senlisiens : le Comité d'archéologie est composé de nombreux amis de l'ancien Saint-Vincent et il n'est pas tendre pour les nouveaux(e). Les Anciens eux-mêmes semblent très hésitants et n'admettent la nouvelle administration qu'après une âpre discussion, avec un certain fair-play, mais sans enthousiasme: le coeur n'y est pas(f). Pendant deux ou trois ans la situation resta tendue, chez les Grands en particulier. Le Père MONFAT régla la question par le vide. Il n'accepta aucun nouveau dans cette division, en dehors des élèves venant de Bar-le-Duc (g). Il laissa s'éteindre la division en gardant les élèves le plus longtemps possible chez les Moyens. L'année 1870-71 fut très troublée par la Guerre Franco-allemande, mais le temps que les élèves furent présents, il n'y en eut que sept dans la Division des Grands(h). L'année suivante, à la rentrée d'octobre 1871, quarante Moyens passèrent en masse chez les Grands, y apportant un esprit plus frais, un caractère plus jeune et surtout des préoccupations moins séniles. Le Supérieur avait d'ailleurs bien affirmé sa manière de voir dans un premier discours de Distribution des Prix en 1870, sur le "Fermeté dans l'Education". Il avait d'excellents principes qu'il ex-

posa dans des ouvrages de valeur, qui n'ont guère vieilli(i). Il avait aussi de la fermeté. Tout rentra dans l'ordre.(j).

123 - Au fils des jours de 1869 à 1873. Le Père MONTAT n'est pas ----- coupable de la rosace moderne qui fut offerte par les Anciens et posée par l'entrepreneur J. FUISSANT, le 28 septembre 1869. Les Pères maristes ne furent pour rien dans cette "oeuvre du goût le plus sûr et d'une parfaite exécution" pour reprendre l'expression du chroniqueur de l'époque, un mariste, hélas!. Cette rosace du portail de l'église a toutefois un double mérite : elle n'a pas déshonoré la jolie moulure circulaire à têtes de clou qui l'endadre, mais qui est plus ancienne, et, par ailleurs, le vitrail à montants de bois qui la précédait était en si mauvais état qu'on peut bien pardonner à cette rosace sa lourdeur de conception et de facture.

Les Maristes aiment bien la Sainte Vierge, on ne peut le leur reprocher. Le Père CHOIZIN, leur provincial, voulut marquer son amitié pour Saint-Vincent, en offrant une statue que l'on s'empressa de placer dans une niche taillée à cet effet au centre de la façade. L'attentat eut lieu le 5 décembre 1869. Dieu merci! le choix de Notre-Dame des Victoires limita les dégâts. La Sainte Vierge qui avait plus d'une fois joué son rôle au cours de l'histoire de l'abbaye(a) reprit largement sa place dans la maison, et si la mise en place de sa statue sur la façade ne fut guère heureuse, il faut bien reconnaître que pour une fois, la fin a justifié les moyens.(b).

Deux jours plus tard, le 7 décembre, on plaçait dans l'église le médaillon de l'abbé MAGNE, qui fut rejoint le 3 juillet 1871 par celui de l'abbé POULLET(c)(d).

Deux deuils vinrent attrister l'année 1871-72 : Monsieur PETIT dont nous avons déjà parlé mourut le 18 octobre; et le 30 janvier 1872, c'était le tour du Père LAUGIER. Arrivé à Saint-Vincent en 1869, il était professeur de 5°. Il avait l'estime de tous et ses élèves l'aimaient beaucoup. Depuis un an il souffrait d'une tumeur aux reins. Il se savait condamné, mais il voulut continuer son travail le plus longtemps possible, puis avec beaucoup de simplicité et de confiance en Dieu, il se prépara à la mort. Ses dernières paroles, dans un dernier regard, furent: "Belle Dame...l'ange..l'ange" C'est ce qui explique l'épithète de sa tombe au cimetière de Senlis

"accersitus ab angelo" : "appelé par l'ange". Il fut le premier mariste mort à Saint-Vincent; il avait à peine quarante ans.

L'évènement principal qui marqua le supériorat du Père MONFAT, et le marqua lui-même profondément, fut la guerre Franco-allemande de 1870. Elle éclata le 4 août, le lendemain de la Distribution des Prix. La rentrée, fixée au 4 septembre - on ne sait pourquoi - ne put avoir lieu. Le 5 quelques externes se présentèrent. Le 15, les Allemands entraient à Senlis, et Saint-Vincent se voyait obligé d'en loger une vingtaine. Ils ne firent aucun dégât, mais créèrent une lourde charge pour la maison qui dut les nourrir pendant un an. Le 20 septembre, le canon commença à se faire entendre sur Paris, et il en fut ainsi pendant de longs mois. En février 1871, l'armistice permit à quelques élèves des environs de reprendre les cours. La rentrée générale fut fixée au 12 avril. Cependant les journées de mai ramenèrent l'inquiétude : la Commune battait son plein et on apercevait sur Paris la lueur des incendies, un immense cône de fumée et le vent du midi apportait jusqu'à Saint-Vincent des papiers calcinés de la Cour des Comptes. L'année scolaire se termina le 12 août, avec 112 élèves. Parmi les Anciens il y eut des victimes : tués ou blessés : leurs noms ne nous sont pas parvenus(e). Cependant l'Annuaire des Anciens a gardé la mémoire de la noble conduite de l'un d'entre eux : Jules VARINET, sorti en 1844, et manufacturier à Balan (Ardennes). Elle mérite d'être rappelée. Lorsque la guerre éclate, VARINET devient chef de partisans, maquisard. Puis il s'avise de ravitailler les armées régulières et, à travers les lignes ennemies, il va jusqu'à Tours pour leur livrer le drap qu'il fabrique. Il renouvelle plusieurs fois l'aventure jusqu'au moment où il est arrêté, jugé et condamné à mort par les Prussiens. Mais ces derniers réfléchissent et pensent qu'une grosse rançon est plus intéressante. En fin de compte l'armistice intervient et VARINET, libéré revient au pays occupé par l'ennemi. Il reprend son travail. Un jour il aperçoit un bavarois dans la Meuse, en train de se noyer sous les yeux de 300 camarades qui ne bougent pas. VARINET plonge, assomme le client et le ramène sur la berge. Le fait parvient aux oreilles de l'Empereur d'Allemagne et du Roi de Bavière qui lui décernent une médaille. Mais VARINET refuse la croix et répond qu'il n'a pas voulu sauver un soldat de leurs majestés, mais un homme qui se noyait. (f).

124 - Le Père SOLY. 1873-1874.(a).Lorsque le Père MONFAT quitta
 ----- Saint-Vincent en 1873,il fut remplacé
 par le Père Jules SOLY. Le nouveau supérieur avait 38 ans(b).A la
 Distribution des Prix précédente,le Père MONFAT lui avait laissé la
 parole et il avait parlé avec beaucoup d'éloquence du "Courage dans
 le bien". C'était un programme. De fait il fit le bien avec courage
 et son trop court passage à Saint-Vincent fut marqué par une nette
 montée du niveau des études littéraires. Ame forte dans un corps
 fragile, travailleur acharné, le Père SOLY usa rapidement sa santé.
 Il dut s'aliter le 9 avril 1874, réalisant ainsi une phrase-program-
 me qu'il avait prononcé deux mois plus tôt à la réunion des Anciens:
 " J'ai fini ma journée, j'ai marché jusqu'à la borne et je m'arrête
 où Dieu veut". Le 29 mai, à leur demande, les Grands escortèrent le
 Saint-Sacrement qu'on lui apportait en Viatique. Il mourut le 9 juin
 suivant après avoir écouté le récit de la Passion(c).

125 - LE Père PRAT. 1874-1876.(a). Le Père SOLY fut remplacé par le
 ----- Père Antoine PRAT(b), un homme jeune
 également - il avait 37 ans - et de la même trempe que le Père SOLY
 Lui aussi ne devait faire que passer à Saint-Vincent : deux ans
 plus tard, il partait pour les Missions d'Océanie, en Nouvelle-Ca-
 lédonie. Mais le climat de la grande ile lui fut néfaste et deux
 ans plus tard, de retour en France, il fut nommé à Valenciennes. Il
 y vécut huit mois et le 18 juin 1879, il fut atteint par la foudre
 au cours d'un orage formidable alors qu'il suivait le convoi funè-
 bre d'un ami.

126 - Le Père GAY. 1876-1884.(a). Le Père Marcellin GAY, bien que
 ----- plus agé - il avait 52 ans - allait
 rester huit ans supérieur de Saint-Vincent. Lui aussi était un lit-
 téraire et lui aussi profondément humain. Il aimait beaucoup ses é-
 lèves qui le lui rendaient bien. Il avait la parole facile, agréa-
 ble et profonde et il sut marquer Saint-Vincent d'un esprit familial
 dans les meilleures traditions maristes. Puis, fatigué par ses huit
 années de lourdes responsabilités, car les événements furent ingrats
 il quitta la maison en 1884, partit pour Saint-Brieuc et alla ter-
 miner sa vie dans le Lyonnais à Notre-Dame de la Neylière.

127 - Les EVENEMENTS de 1873 à 1884. Les chapelles latérales au -
 ----- jourd'hui disparues durent

être construites vers 1872. Toujours est-il que le Père PRAT y fit poser deux vitraux. Il fit construire les préaux des Moyens et des Grands, détruits après la Guerre 39-40(b).

Le Père GAY connut un supériorat dramatique. Le décret du 29 mars 1880 interdit l'enseignement congréganiste. Les Maristes furent dans l'obligation de partir ou de séculariser, c'est-à-dire de rentrer dans le clergé diocésain. Ils choisirent la seconde solution et prirent rang dans le clergé de Beauvais. L'Evêque les y reçut avec chaleur, ce qui n'empêcha pas de conserver leur fidélité à la Société de Marie.

Pour le reste, c'est la vie habituelle du collège, qui se déroule avec ses joies et ses peines : ses joies : de nombreuses fêtes très réussies avec les couplets de l'époque sur le "Pain des Anges", "les voix limpides et pures", "la jeune armée chrétienne et invincible". On lance des ballons à air chaud qui partent ou ne partent pas. Il y a aussi les visites de grands personnages : les Evêques de Beauvais : NNSS HASLEY, puis DENNEL qui viennent souvent. Mgr LION; archevêque de Daniëtte et ancien élève; Mgr ELLOY, évêque d'Océanie.

Il y a aussi les peines : les morts de Mgr GIGNOUX, puis de Pie IX, en 1878, sont profondément ressenties. Puis coup sur coup trois décès en 1882, à un mois d'intervalle : le concierge de la maison: Mathias-Isidore BOUTON, puis Paul DUGUET(c) élève de 1^o, puis Charles TABOU-REUX, un tout jeune ancien que tous avaient connu(d). L'année suivante Edouard PREVOTEL, de classe terminale, était emporté en trois jours par une méningite(e). En 1884, Charles FERNIQUE mourrait d'une péritonite le 23 février et en 1887; Edouard LATTEUX de 4^o et Willie TEAEKLE qui venait de faire sa Communion solennelle, mourraient à deux jours d'intervalle le 24 et 26 mai. On mourait beaucoup à Saint-Vincent alors, et jeune.

128 - Le Père VEYRE. 1884-1896. (a). Le Père Daniel VEYRE était né en ----- 1843, dans la région lyonnaise. Ordonné prêtre en 1869, il était arrivé en 1876 à Saint-Vincent pour y enseigner la Rhétorique. Le Père GAY lui laissait en partant une maison prospère et quand, il partit, à son tour en 1896, il transmit un bel héritage à son successeur.. Il fut alors mis en demi repos et mourut à Chartres en 1904, laissant son cœur à Saint-Vincent et un grand souvenir.

(....Attention.... les deux pages suivantes sont inversées.....)

au facteur d'orgue DANIÉLIOT qui le remit en excellent état et continue d'ailleurs à s'en occuper(f). A cet orgue, il fallait des organistes. En 1881, Edmond TINEL vint à Saint-Vincent et créa la tradition Tinel qui vécut 76 ans, date de la mort de son fils Jacques TINEL(g).

En 1886, les Communiantes offrirent le chemin de Croix en émail, signé NAMUR, qui existe toujours.(h).

En 1889, de grandes fêtes eurent lieu à Saint-Vincent en l'honneur de Pierre CHANEL, premier martyr de l'Océanie, nouvellement béatifié. Il fut célébré pendant trois jours par des Messes en grande musique, des conférences, et des séances académiques. A distance le programme paraît un peu fade, même épicé de panégyriques dont l'un dura triomphalement une heure un quart. Mais les goûts varient avec les époques, et que dira-t-on dans soixante-dix ans des Messes des processions aux flambeaux, des veillées de prières qui pendant trois jours solennisèrent la canonisation de St Pierre CHANEL en 1956 ?

Le 27 mars 1892, les Moyens érigèrent une statue de la Sainte Vierge sur leur cour. Les grands, poussés par une "légitime jalousie" érigèrent une autre statue sur leur cour, le 28 juillet de la même année. Les noms des souscripteurs furent déposés sur les socles, sous les pieds mêmes de chaque statue.

Enfin l'année 1894 vit la première fête des jeux. Elle eut lieu le 21 juillet : on y assista à des courses de tous genres et à de multiples matchs de cricket, de petite guerre, de crosses, de chars romains, ...etc...

130 - Le Père ROBIN. 1896-1908(a). Le Père Paul ROBIN, né en 1853, ----- avait été l'élève des Maristes de Bar-le-Duc, puis en 1869 il les avait suivis à Senlis, où il était entré en seconde. Bachelier en 1873, il obtint le Grand Prix d'Honneur des Anciens, puis très attiré par les disciplines scientifiques, il passa la licence es Sciences, ce qui lui permit de prendre en charge le cours de Marine au Collège de La Seyne. Il y fut un professeur remarquable par sa méthode, sa précision et sa clarté. Vingt-cinq ans après son départ, il revint comme supérieur dans la maison qui l'avait formé. Le Père ROBIN quitta Saint-Vincent en 1908, et, après une longue carrière trouva encore assez de forces

129 - Les EVENEMENTS 1884-1896. L'histoire de la musique vocale ou instrumentale à Saint-Vincent serait intéressante à écrire. Celle de l'orgue existe en partie. En 1671, il y avait déjà un orgue à Saint-Vincent et Marc des RUES, facteur d'orgues du Mesnil-Madame-Rancé(b) était chargé de le visiter deux fois par an pour "y employer à chaque fois l'espace du temps nécessaire pour visiter et rechercher entièrement l'orgue dudit Saint-Vincent, repasser tous les jeux et les accorder ensemble...les faire parler nettement et promptement et même changer les languettes quand et où il sera besoin pourvu toutefois qu'elles n'excèdent pas le nombre de 3 ou 4 à chaque fois, et de rendre ladite orgue en bon état et bien d'accord au désir de l'organiste, et faire en sorte qu'il en soit et demeure content et satisfait..."(c). Il est vraisemblable que c'est ce même orgue qui fut transporté à la cathédrale de Senlis en 1803. De fait en 1796, l'orgue de la cathédrale avait été détruit, mais celui de Saint-Vincent laissé à l'abandon avait relativement peu souffert. Le transport ne fut pas heureux. Au cours du XIX^e siècle, les jeux en furent souvent remaniés si bien qu'il ne reste plus de l'ancien orgue de Saint-Vincent que le buffet sur lequel on reconnaît les S.V. et les palmes du martyr. Il serait intéressant de savoir quelle était la place de cet orgue lorsqu'il se trouvait dans l'église abbatiale. Il devait être placé au fond de la nef, sur une tribune actuellement remplacée par celle que nous connaissons. Un escalier inclus dans une tourelle devait lui donner accès en partant de l'aile septentrionale du cloître. On devine l'emplacement de cette tourelle dans une entaille circulaire du mur qui ferme cette partie du cloître.

Toujours est-il que pendant de longues années on se servit d'un harmonium remplacé vers 1869 par un petit orgue à tuyaux de STOLZ. Cet orgue fut vendu à l'église d'Ermenonville, et lorsqu'on eut terminé en 1884-85 la construction de l'actuelle tribune de style Tour-Eiffel on le remplaça par l'orgue actuel. Il provient de l'église Sainte-Catherine de Lille. Il s'y trouvait en fort mauvais état. Les Elèves, anciens et présents, en payèrent la réparation(d) qui fut faite avec beaucoup de talent par la maison VAN BEVER. L'annuaire de l'époque et le Père COHEN(e) en font une description fort savante et racontent l'inauguration du 22 janvier puis du 20 avril 1885 avec beaucoup d'enthousiasme. Après la guerre de 39-40 et l'occupation allemande pendant quatre ans il fallut à nouveau le restaurer. Il fut confié au

à 80 ans, pour enseigner les sciences aux seminaristes de la Société de Marie.. Il mourut à Sainte-Foy les Lyon le 17 novembre 1935.

Il est bien difficile de raconter les menus évènements de cette période : Fête des Jeux, des Anciens, Séances académiques ou autres Communion solennelle ou Distribution des Prix. Ce que l'on peut dire, c'est que tout fut soigné, presque fignolé, malgré les lourdes menaces que la politique antireligieuse faisait planer sur l'avenir. Ce fut une période très brillante. Aux Prix de 1900, le Père ROBIN invita Albert de LAPPARENT, le géologue bien connu, membre de l'Académie des Sciences. Théodore BOTREL vint plusieurs fois animer des séances. En 1907, ce furent les Conférences de Saint-Vincent qui furent inaugurées, elles étaient données par ses artistes de talent, des orateurs, des conférenciers sur des sujets extrêmement variés. Elles étaient publiques et attirèrent tout Senlis. Il n'y avait pas encore de Salle de Fêtes au collège (b) et les réunions importantes avaient lieu dans le grand réfectoire. En 1900 par suite d'une imprudence, la scène qui y était installé prit feu. Grâce à l'intervention rapide des soldats de la garnison et des pompiers, l'incendie fut assez rapidement éteint; mais le réfectoire fut détruit. Par bonheur, on était au 2 juillet et on profita des vacances pour tout remettre en état.

131 - Le Père CONEN. 1908-1928.(a) Le Père Jean-Marie CONEN était né à Lantic, dans les Côtes du Nord en 1867. Il vint à Saint-Vincent pour un premier séjour de 1894 à 1897, comme professeur de seconde. Après cinq ans d'absence, il revint en 1902 pour occuper le poste de Directeur spirituel sous le supériorat du Père ROBIN auquel il succéda en 1908. Il avait alors 41 ans et resta vingt ans à la tête de la maison. Lorsqu'il partit en 1928, il se rendit à Saint-Brieuc où il séjourna quatre ans et devint ensuite supérieur provincial des Maristes à Paris. Son mandat terminé vers 1938, il retourna terminer ses jours à Saint-Brieuc où il mourut le 6 octobre 1947 (b), fatigué par une vie bien remplie. De fait, il avait connu à Saint-Vincent des périodes difficiles : l'abandon partiel du Collège par les Maristes, la vente de la maison et son rachat par les Anciens, en 1910; la Guerre de 14-18, et enfin son veuvage, car le Père CONEN perdit en 1925, sa doublure : le Père BRESSON.

132 - GUILLAUME BRESSON était né à Marengues dans le Puy de Dôme, en --- 1859. Il était donc l'ainé du Père CONEN. Au physique, ce redoutable auvergnat était petit, trapu, carré, sans cou, et son infatigable claudication due à ses rotules brisées, ne l'empêchait pas d'être ubiquiste et de surgir souvent à l'endroit et au moment où il était le moins désiré. Au moral, un caractère volcanique, aux éruptions rapides et violentes, accompagnées d'un débit précipité de borborygmes qu'il fallait savoir interpréter, et suivies d'accalmies aussi soudaines, pendant lesquelles le volcan exprimait souvent le regret de sa colère: "Pres'ment m'n'ami", ce qui signifiait: "Précisément, mon ami" et beaucoup d'autres choses. Au spirituel, un homme d'Eglise pour lequel l'Eglise aurait été Saint-Vincent, ce qui n'empêchait pas le directeur de conscience qu'il était, d'être éclairé attentif et écouté. Au total: un être inattendu et contrasté, sévère et bon, boiteux et ingambe, travailleur infatigable tard couché et tôt levé, (a), capable d'intervenir dans n'importe quel cours de grec, de latin ou de français ou d'autres et de s'assoupir au fond de la classe entre deux colles posées à un élève. "Titi" - nous l'appelions ainsi - et il aimait secrètement ce surnom - était arrivé à Saint-Vincent en 1881; en dehors de ses années d'études théologiques, il y avait passé toute sa vie de prêtre, comme professeur, puis comme préfet des Etudes(b).

Le Père CONEN et le Père BRESSON avaient bien des traits communs: deux tétus, un tantinet madrés, mais l'un breton, l'autre auvergnat; deux littéraires, mais l'un par vocation, et poète; l'autre par profession et grammairien. Un même amour pour Saint-Vincent, mais chacun à sa place et dans son rôle. Ils avaient livré ensemble assez de batailles pour être des intimes. Tous les matins avant la prière, vers 6h.00, ils tenaient leur conseil pendant cinq minutes dans le Q.G. de la sacristie. Les soucis de l'un étaient les soucis de l'autre et leur amitié débordait le cadre professionnel; elle était personnelle, religieuse et spirituelle. Le Père BRESSON résumait bien la situation de "Titi" et du "Supin" à Saint-Vincent³, quand il proclamait à un toast: "Au-dessus de la terre, sans la perdre de vue, telle est notre devise, chers anciens". Toujours est-il que lorsque le Père BRESSON mourut en décembre 1925, le Père CONEN ne fut plus que l'ombre de lui-même, car il avait perdu le vieux compagnon d'armes qui, depuis dix-sept ans ne faisait avec lui que sauver Saint-Vincent.

133 - La première alerte eut lieu en 1910. Le Supérieur Général des Maristes, pressé par les lois d'expulsion avait décidé de rappeler ses maristes de Senlis pour les affecter à d'autres ministères. Il fut donc sérieusement question de fermer le collège. Le Père CONEN, vivement soutenu par Mgr DOULIS, évêque de Beauvais, entreprit l'assaut des autorités supérieures. On ne sait quels arguments il employa : il n'était jamais à cours. Toujours est-il que le Supérieur Général se laissa fléchir et accepta de laisser cinq Pères à Saint-Vincent, puis deux l'année suivante : les deux tétus auxquels il donnait carte blanche tout en retirant les trois autres qu'il avait prêtés.(a).

134 - Ce léger répit permit aux deux complices de faire face à un second péril. L'Etat avait fait main basse sur les biens des Congrégations religieuses. L'établissement de Saint-Vincent appartenait légalement à l'abbé GAUTHERON, qui était mariste. Par un jugement du tribunal civil de Lyon en juin 1909, il fut décrété qu'il n'était que propriétaire apparent et qu'en réalité Saint-Vincent appartenant à une congrégation devait être vendu aux enchères au bénéfice de l'Etat. C'est alors que le Père CONEN et le Père BRESSON résolurent de racheter le collège.

Pour cela, il fallait constituer une société civile dite de la rue de Meaux, qui deviendrait propriétaire, trouver l'argent nécessaire et acquérir la maison sans surenchère. Ils eurent vite fait de trouver huit anciens pour prendre en charge les destinées de cette Société(a). Puis ils firent la prospection financière de tous les Anciens et Amis du Collège. "Un mois de démarches nous suffit pour acquérir la certitude qu'un secours financier largement suffisant nous était assuré" raconte le Père CONEN. Ce qu'il ne raconte pas, ce sont toutes les angoisses qu'ils ont éprouvées, toute la peine qu'ils se sont donnée.

L'immeuble fut mis en vente par le tribunal de Senlis le 22 mars 1910 et il fut adjugé sans difficulté à la Société civile fondée à cet effet, pour le prix de 103.000 Fr. Mais dans les quinze jours qui suivirent, une surenchère d'un 16%, environ 17.000 Fr fut portée par des inconnus : politiciens qui voulaient faire disparaître une maison religieuse, ou industriel voulant lancer une liqueur sous une rubrique monastique : on ne sut jamais. La vente fut remise au 19 avril 1910. Le Bureau de la Société civile se réunit à nou-

veau et après avoir retourné en tous sens le difficile problème posé par la surenchère, les huit anciens conclurent par ces paroles : "La question de Saint-Vincent n'est pas une question d'argent, mais une question d'honneur, nous l'aurons coûte que coûte".

La séance de vente s'ouvrit donc à Senlis le 19 avril vers 14h.00. Les élèves qui étaient au courant du drame qui se jouait, étaient restés sur les cours, et le Père BRESSON, qui ne se possédait plus, rentrait et sortait à tout instant de la chapelle pour prier, puis aller aux nouvelles à la conciergerie. Vers 16h.00, monsieur TINEL accourut en hâte du Tribunal : tout était perdu; l'avoué de Saint-Vincent, mr SAINTE-BEUVE avait abandonné et un compétiteur mystérieux s'acharnait à faire monter le prix de vente. Mais c'était une méprise due à une feinte de l'avoué qui après cent-soixante-dix enchères obtint la victoire pour la somme alors formidable de 257.300 fr. La nouvelle arriva à Saint-Vincent presque aussitôt après la première et la joie fut telle et les cris qui l'exprimèrent si violents que le Garde de Ville-métrie dit à sa femme en les entendant : "Va, cours à Saint-Vincent, un malheur vient d'y arriver". Mais les élèves avaient hurlé de joie; le Père BRESSON pleurait d'émotion et là-haut à l'orgue, Mr TINEL avait tiré tous les jeux pour entonner le Te Deum.

135 - La Grande GUERRE. Une bien autre bataille allait commencer ----- quatre ans plus tard. De fait le 1^o août 1914 une affiche blanche placée à l'entrée de la Cour d'honneur et le bourdon de la cathédrale annonçaient la Grande Guerre. Une dizaine de professeurs étaient immédiatement mobilisés et Saint-Louis mis à la disposition de la Croix-Rouge. Le mobilier scolaire s'entassait piteusement sous les préaux. Etudes des Moyens et des Petits devenaient salles d'hôpital, pendant que les classes se transformaient en réfectoire, bloc opératoire, pharmacie ou cuisine. La vieille sacristie de l'église devint morgue.

Après les premiers jours d'enthousiasme, l'exode des populations apportait la note de tristesse et d'angoisse. Mais encore une fois, les Pères WOMEN et BRESSON décidaient de continuer et la rentrée eut lieu le 12 octobre.

Mais auparavant, le 2 septembre, les Allemands arrivaient. Toute la matinée, Senlis avait été soumis au bombardement et 200 ou 300 personnes s'étaient réfugiées dans les caveaux du collège.

L'après-midi du 2 septembre, les Allemands entraient à Senlis. De sa fenêtre, le Père CONEN les voyait sur les remparts qui tiraient sur les soldats français groupés dans la rue des Jardiniers. A la grille d'entrée, le Père BRESSON avait un mot historique, très grand siècle, pour accueillir le premier allemand qui s'y présentait " Monsieur le Prussien". La légende ajoute que l'un braquait son revolver et l'autre brandissait avec indignation un De Bello Gallico (a). Il n'est pas question de raconter ici ce que fut la période de guerre à Saint-Vincent. Le Père CONEN y a consacré de nombreuses pages et à cinquante années de distance, la lecture en est toujours aussi émouvante(b). Les Allemands ne restèrent qu'une semaine à Senlis et ils repartirent le 9 septembre, après avoir fusillé le Maire, un Ancien: Eugène ODENT. Ils ne revinrent pas, mais ce furent des années difficiles que ces années de guerre. Le collège continua, mais bientôt après Saint-Louis, Saint-Vincent fut réquisitionné et devint hôpital. Les élèves qui étaient à l'étroit dans les quelques locaux qu'on leur laissait, firent honneur à la maison : ils transformèrent la Grande Cour d'entrée en jardin potager, et après de nombreuses nuits d'alerte passées dans les caveaux, ils se présentèrent comme infirmiers bénévoles pour soigner les blessés anglais qui affluaient en 1918.

Le 2 octobre de cette année, eut lieu la 5^e rentrée de guerre. Le Maréchal FOCH avait établi son Quartier Général à Senlis et venait souvent prier dans notre église. Un élève d'alors qui servait fidèlement la Messe du Supérieur, l'y vit communier souvent(c). Et puis un beau jour, FOCH partit vers Compiègne pour le rendez-vous du 11 novembre.

En juin 1921, le monument aux Morts fut inauguré, puis en septembre, ce fut le vestibule d'honneur avec les statues de la reine Anne et de dom LE CLERC.(d)

Bien d'autres faits ont marqué cette époque CONEN-BRESSON. Nous ne pouvons qu'en indiquer en notes, une liste très sèche(e) qui ne traduit la confiance en l'avenir de ces deux hommes et l'espérance de ces deux prêtres. Saint-Vincent avait été fondé par l'abbé POULLET en 1836. En 1869, le Père MONFAT et ses confrères lui avait assuré un nouveau départ. Mais il faut bien dire qu'après 1910 et 1914 s'il n'y avait pas eu un Père CONEN et un Père BRESSON, il n'y aurait plus de Saint-Vincent (f).

136 - Le Père DUBLANCHY. 1928-1932. (a). Le Père Alfred DUBLANCHY ----- était lorrain et ne s'en cachait guère. Né en 1856, il connaissait Saint-Vincent depuis fort longtemps puisqu'il y était arrivé en 1874(b) et que jusqu'en 1893, en différents séjours, il y avait passé quinze années à titre de surveillants des Grands ou des Moyens, puis de préfet des classes. Sa stature élevée et majestueuse, son agilité lui avaient valu le surnom de "Dix-cors" qui le suivit jusqu'à sa mort. Il avait ensuite été envoyé à Limoges où il avait séjourné une trentaine d'années dont plus de 25 comme supérieur de Saint-Martial - Montalembert(c). Au début de 1926, il revint à Senlis pour y prendre la place du Père BRESSON à la préfecture des classes. Sa haute taille, son allure un peu raide, sa démarche pendulaire, ses traits ascétiques le faisaient au premier abord paraître quelque peu rébarbatif. Il avait des préoccupations dont l'importance nous échappait. Nous admettions volontiers son patriotisme lorrain qui passait par Jeanne d'Arc (d). Mais ses investigations pédagogiques exprimées en des articles ou des discours de grande tenue(e) nous faisaient naturellement sourire et nous impatientaient aux Distributions de Prix. Quant au chapitre de l'"Evolutionisme" qu'il combattait apremment, nous lui faisons confiance et nous étions un peu comme Sancho Pança lorsqu'il regardait son maître pourfendre des moulins !. Le Père DUBLANCHY était dans toute l'acception du terme un homme cultivé, mais il n'avait rien publié de ses amitiés de pensée pour DANTE, PASCAL, Mgr GAY, NEWMAN ou MARITAIN(f). Tout cela passait dans son cours d'Instruction aux élèves de I^o, dont nous devinions la valeur sans savoir suffisamment l'apprécier.

Mais cet homme de livres était aussi un homme de cœur. Quand on savait l'aborder dans l'intimité, ses rides profondes et austères savaient se détendre et s'éclairer d'un bon sourire qui n'était ni hautain, ni condescendant, ni même miséricordieux, mais simplement affectueux, à la manière d'un Grand Père. On pouvait parler avec lui. Il était à la fois un grand cerveau et un humble de cœur. Ses indignations devant des faits "inimaginables" que nous imaginions pourtant très bien, sont restées célèbres. Elles se traduisaient quelquefois par une colère soudaine et impressionnante; mais il retrouvait rapidement la belle sérénité des hauteurs.

Il y avait eu jadis une équipe CONEN-BRESSON. Il y eut aussi une équipe DUBLANCHY-DUPIC. Le Père Henri DUPIC, né en 1870, était arrivé en 1928 comme préfet des classes. Petit, rondlet, cramcisi, nerveux, perpétuellement agité, il contrastait étrangement avec le Supérieur. Ses colères fréquentes, empoûtrées, bégayantes faisaient notre joie, mais nous les redoutions. Mais quand on avait cassé la croute d'irascibilité professionnelle, on trouvait chez le Père DUPIC comme chez le Père DUBLANCHY, les mêmes zones de profonde et inépuisable bonté. Le Supérieur lui même redoutait son préfet des classes, mais il lui donnait toute sa confiance. En 1932, le Père DUBLANCHY qui avait 77 ans, laissa son poste au Père BALAS, mais demanda à rester sur place. Il mourut donc à Senlis : l'année suivante, le 9 juillet 1933. Quant au Père DUPIC, il resta en charge jusqu'en 1936 et mourut sept ans plus tard, en 1943.

137 - Le Père BALAS. 1932-1934(a). Le Père Joseph BALAS qui venait ----- de terminer son mandat de supérieur provincial, à Paris, remplaça le Père DUBLANCHY. Il avait alors 63 ans. Peu sportif de goût(b), mais fin lettré et hellénisant notoire il poussa très fortement les études littéraires. Nommé provincial de Lyon en 1934, il quitta Saint-Vincent. Il mourut à Lyon en 1943.

138 - Les Supérieurs après 1934.

1934-1940 : Le R.P. BONNEAU, actuellement supérieur de la résidence de Lyon.

1940-1945 : Le R.P. RABEL, actuellement à Saint-Brieuc.

1945-1947 : Le R.P. VIGOUREUX, actuellement supérieur de Saint-Joseph de Montluçon.

1947-1954 : Le R.P. CHARIL, actuellement Assistant Général de La Société de Marie, à Rome.

1954-1960 : Le R.P. MAURY, ancien élève.

1960- : Le R.P. LORGE, ancien élève.

139 - Les Evènements après 1934.

1935-36 : Restauration de l'intérieur de l'église. Les décorations murales disparaissent. L'édifice retrouve sa simplicité primitive.

1936 : Centenaires de Saint-Vincent-Collège et de la Société

de Marie

- 1938 : Noces d'or du Père DELACHENNE.
- 1939 : Saint-Vincent est occupé par un hôpital militaire français. Quelques locaux restent affectés aux classes.
- 1940-1944 : Occupation de Saint-Vincent par des ouvriers allemands civils ou militaires. Tout le mobilier est entassé dans la chapelle et le collège est complètement évacué. Le 15 août, Monseigneur ROEDER, et le 17 août Mr le Maire de Chantilly, insistent auprès du Père RABEL alors supérieur pour qu'il ouvre le collège. On crée ainsi de toutes pièces Saint-Vincent-hors-les-murs qui s'installent dans des baraquements de fortune rapidement montés près du kiosque à musique, sur le Cours Thoré-Montmorency.
- En septembre 1944, quelques pères s'installent dans le collège abandonné par les Allemands.
- 1945 : Janvier. Le Collège Saint-Vincent-hors-les-murs rentre à Saint-Vincent.
- 1947 : Premier numéro du Bulletin des Anciens: en janvier. Débuts des Petits Chanteurs de Saint-Vincent. 22 mars, dans l'église : ordinations de trois Anciens : les Pères Gérard et Paul NOBLET et Noël de CARNE. En Avril : Affaire du Droit d'Asile. En mai : Fête des Anciens. Inauguration du Monument aux Morts de la Guerre 39-40, par le Général TOUZET du VI-GIER, Libérateur de Colmar, Ancien élève.
- 1948 : Noces de diamant du Père DELACHENNE, qui meurt le 2 avril 1949.
- 1949 : 20 septembre : mort de Vincent CERIEZ, élève de IV^o
- 1950 : 11 février, dans l'église, ordination des Pères Pierre JOURDAIN, ancien élève, et François BOUTTIER. 18 mai : Fêtes des Anciens et du Cinquantenaire de l'Association des Anciens. En août voyage à Rome d'un groupe important d'élèves et de professeurs.
- 1951 : 3 avril, mort du Père RAYMOND, Directeur spirituel.
- 1952 : 19 mars: Réunion d'Anciens Elèves Prêtres: 12 Anciens célèbrent la Messe ensemble à 12 autels placés dans le

choeur de l'église.

3 février : mort de Mr André CHENET, ancien professeur.

1953 : 8 août : mort de Mr Eustache ROCHET, secrétaire et ancien professeur.

1954 : 17 mars : mort de Miles d'AVOUT d'AUERSTADT, élève de VIII^e

1955 : 21-23 janvier : Triduum de Saint Pierre CHANNEL.

1957 : 28 mars : mort de Mr Jacques TINEL, organiste, professeur de musique et ancien élève.

1958 : 9 février : Mort de Mr Lucien CHERY, portier.

31 mai : Ordinations dans l'église. Sacerdoce : Guy WERNERT, Diaconat : Jean-Marie PILLOT, Anciens élèves, et Etienne SIFFERT.

26 novembre : mort de Madame Micheline GRÉGOIS, professeur de VII^e.

1960 : 23 octobre : Centenaire de l'église abbatiale : Concélébration au rit ukrainien.

20 mars : Réunion annuelle des Anciens des Collèges maristes à Saint-Vincent.

1961 : 11 mai : Fêtes du IX^e Centenaire de la fondation de l'Abbaye royale de Saint-Vincent de Senlis.

1962 : Contrat d'association avec l'Etat.

Juin : à Beauvais, consécration épiscopale de Mgr Jacques PATRIA, ancien élève.

15 juin : mort d'Abel DUPONT, employé.

12 septembre : mort de Gérard MILDANT, élève de IV^e.

Septembre : visite du T.R. Père BUCKLEY, Supérieur Général de la Société de Marie.

150 - La RESTAURATION DU COLLEGE.

1945-1950 : Travaux de réinstallation. Transformation du dortoir Saint-Louis en classes. Suppression des préaux et de la galerie couverte qui unissait les deux bâtiments. Installation de la menuiserie. Pose des vitraux de la nef.

1950-1951 : Restauration par les Beaux-Arts des toitures de l'église et du clocher. Construction de la serre.

1951-1952 : Construction du grand escalier. Restauration de l'orgue Réfection de la Grande Galerie et de l'arrière bibliothèque des Professeurs.

- 1952-53 : Installation du chauffage central. Aménagement du terrain de Sports.
- 1953 : Mise en place des vitraux du chevet. Nouvelle grille. Réfection de la toiture de l'infirmerie.
- 1956 : Suppression des petites chapelles. Restauration de la vieille sacristie et de la chapelle royale. Remise en état de la Salle des Fêtes avec un nouvel appareil de projection cinématographique.
- 1957 : Réfection des étages qui sont au-dessus de l'étude des Grands
- 1958 : Réfection des Cuisines.
- 1959 : Réfection des douches et de l'étude des Petits.
- 1960 : Adduction du gaz de Lacq. Sonorisation de la chapelle. Restauration du Vestibule d'honneur.
- 1961 : Réfection des allées de la Cour d'Honneur. Construction d'un vestiaire sur le terrain des sports.
- 1962-63 : Installation des chambres pour les élèves de Terminales, dans le bâtiment Saint-Louis. Installation du Foyer des Petits. Installation d'un cabinet de Sciences Naturelles.

ENVOI : Vincent, diacre d'Espagne, et vous, Anne d'Ukraine,
 ——— Qui plantiez ce clocher sur la terre de France
 comme un bel épi mûr et rempli d'espérance;
 Et Baudouin, et Guillaume, et vous, Jeanne Lorraine,
 Et tous, Pierres Vivantes, qui depuis neuf cents ans
 Dans vos efforts obscurs et vos fidélités,
 Levez vers Dieu le poids de notre humanité,
 Et portez en nos vies la joie du Tout-Puissant,
 Lancez toujours vers Dieu, par l'élan de l'ogive
 Et le pilier massif que le temps enjolive,
 Le cri de nos prières, notre foi sans mesure,
 Et le désir ardent pour la vieille Maison
 Que ne fanent jamais au champ d'or et d'azur,
 Les roses et les lys de son noble blason.

A Saint-Vincent, le 16 février 1964 .

Roger HALLU, Ancien.

